

À l'aveuglette dans la vie suivante



Pierre Lang, ingénieur civil, Bruxellois d'origine, a creusé son trou dans l'informatique. Cinquante ans après sa naissance, s'ils avaient encore un avis à donner, ses parents auraient sans doute été fiers de l'avoir engagé sur une voie avec issue favorable, du genre « bien comme il fallait ». C'aurait été sans tenir compte d'un besoin indéfinissable de couper des tranches de vie, qui l'a poussé à sortir de ce confortable trou pour tracer un sillon sinueux dans la mer et l'océan.

Il ne faut pas aller contre les forces de la nature, ni contre la nature elle-même, clame-t'on haut et fort tous azimuts, à l'ère Kyoto. Les marins le savent bien. Mais les hommes, fussent-ils marins, pas toujours. Il faudrait se servir de la force des éléments, en les respectant et avec humilité, pour explorer le futur inconnu, dans le temps et les espaces à 2 et 3 dimensions. Pas simple à mettre en application ! Que dire alors d'aller de l'avant, au portant, poussé par le vent de sa propre nature, qui souffle souvent en tempête intérieure, plutôt que de se mettre en fuite, poursuivi par le train-train infernal de la vie moderne ? Aussi angoissants l'un que l'autre...

Pierre Lang raconte, dans un livre téléchargeable sur son site Internet, comment après avoir switché d'ex-informaticien-citadin à futur-ex-professionnel du nautisme, il devient peu à peu navigateur solitaire à temps partiel.

J'ai fait mes premiers pas sur le pont d'un voilier en 97. J'avais 46 ans. Je ne connaissais rien à la voile ni à la navigation. J'ai juré que je ne serais JAMAIS propriétaire d'un bateau à cause de la lourde charge que représente le maintien en bon état d'un voilier.

Fin 99, la vie que je menais comme ingénieur-informaticien ne me satisfaisait plus pleinement. Je lisais des récits de tour du monde à la voile. Rien ne me démontrait que je serais plus heureux en changeant de vie et rien ne me prouvait qu'une vie de nomade me conviendrait mieux. Je me répétais en boucle « l'herbe est toujours plus verte dans le jardin du voisin » comme pour me convaincre de ne rien changer. Le sacro-saint « principe de précaution » m'enjoignait de ne prendre aucun risque. L'entretien lourd, fastidieux et onéreux d'un hypothétique voilier était une raison toute trouvée pour ne pas changer d'habitudes et ne pas m'aventurer dans l'inconnu. Je n'avais même pas besoin de penser aux dangers de la mer pour m'abstenir de toute initiative.

Tout cela n'a pas empêché mon énergie vitale en sommeil léthargique de se réveiller en un jour en sursaut. Il n'a pas fallu plus de trois mois pour convertir le jamais en essai. Qui peut dire si l'essai se transformera en toujours ?

Thoè, un joli monocoque de 13 mètres construit sur mesure selon mes spécifications et en partie sur mes plans, a été baptisé à la Trinité-sur-Mer en août 2001, trois mois jour pour jour après mon anniversaire de 50 ans. Quel cadeau ! La main gauche, celle du cœur, offrait instinctivement ce cadeau à la main droite, celle de l'action, sans en avoir mesuré les conséquences. La tête allait-elle l'adopter ? C'était comme si l'un de vos amis vous offrait un joli petit bébé chien de garde. Si le cadeau restait petit et mignon, calme comme un ours en peluche, ce serait sympa. Mais le cadeau se métamorphose rapidement en objet encombrant et exigeant tout en devenant peu à peu le centre de gravité de votre quotidien. L'après cadeau n'est plus comme l'avant. Il marque le début d'une aventure inattendue.

Avec l'architecte naval **Gildas Plessis**, **Charlie Capelle** et son équipe de Technologie Marine – que je remercie tous au passage – nous avons tellement mis d'énergie dedans qu'il a gagné le premier prix du bateau en bois au Grand Pavois de La Rochelle en 2001 et alimenté l'inspiration de nombreux journalistes de la presse spécialisée en mal de sujets innovants.

Never say never

Il ne faudrait jamais dire « **JAMAIS** » et il ne faudrait jamais dire « **JE NE SAIS PAS** » car aujourd'hui, le 21 juin 2006, premier jour de l'été, Thoè et moi partons ensemble pour un premier long voyage, principalement en solitaire, dans des eaux qui ne sont pas réputées pour leur calme.

Si on la laisse vivre, la Vie nous mène parfois dans des sentiers inattendus. On est parfois surpris de voir derrière soi le chemin parcouru. L'angoisse de faire le premier pas se transforme en appréhension de faire les suivants. Si les pas sont petits, il y a souvent moyen d'avancer lentement mais sûrement dans des endroits que l'on imaginait hors de portée.

« **JAMAIS** » fait partie de la famille des mots-barrières que nous utilisons tous pour réduire comme une peau de chagrin les compétences que nous nous attribuons à nous-même. « **JAMAIS** » fait partie des mots-barrières que nous utilisons tous pour étouffer ou ne pas réaliser nos rêves. « **JAMAIS** » fait partie des mots-barrières que nous utilisons tous pour ne rien changer à nos habitudes, même quand nous ne sommes pas heureux. Pourtant, quand ce que nous faisons ne nous convient plus, faire n'importe quoi d'autre ne peut être que mieux puisque cela ne peut pas être moins bien ! Dans ce cas, changer ne peut être que bénéfique. Changer, c'est ce que les politiques placardent sur les murs des villes avant les élections. Malheureusement dans leurs actes, ils font généralement toujours plus la même chose, à savoir : le « *change-ment dans la continuité* ».

Depuis que je pense avoir intégré cela, je déprime quand je reste plus de quelques jours à Bruxelles. Chez moi, je m'enlise dans des sables mouvants virtuels. Je gaspille une partie de mon énergie pour refaire sans cesse surface au lieu de nager en eau libre. Chaque jour resté chez moi est devenu un jour pendant lequel je n'ai pas découvert un nouvel horizon.

En réalité, mon vrai chez moi, c'est ailleurs. Précisément ailleurs.

Muer

J'ai passé les étés de 2002 à 2005 à m'habituer à porter dans mon dos ma nouvelle étiquette de futur navigateur et surtout à « apprendre » en naviguant d'île en île en Bretagne-sud. Apprendre un peu plus que le minimum nécessaire de ce qu'il faut connaître pour devenir le skipper d'un voilier. Muer aussi. Jeter aux oubliettes, dans les limites du possible, ma vieille peau d'ingénieur et regarder pousser activement une nouvelle peau totalement inconnue. Né dans un autre monde, je n'avais pas la moindre référence à celui de la mer dans mon entourage familial ou amical proche. Muer est un processus hautement « énergivore » et souvent très inconfortable. Digérer les difficultés techniques et les appréhensions mentales. S'abstenir dans le doute et rester immobile est plus « facile » que de risquer un pas vers l'inconnu. À l'inverse, s'apercevoir qu'on se sent très bien, seul sur l'eau, et qu'on est peut-être une autre personne que celle qu'on imaginait être, est une découverte sans doute plus difficile à avaler que l'apprentissage de la navigation. Les excuses qu'on invoque pour justifier de ne rien faire ne font que cacher une angoisse plus profonde. Celle d'accepter une nouvelle peau qui n'a rien de commun avec la précédente.

Ce récit sera celui de ma première longue croisière principalement en solitaire, suite logique mais inattendue de ce qui précède.

L'important, c'est la route

Le but de ce périple n'est pas de tailler des milles pour tailler de la route. Ce n'est pas de rechercher la performance et encore moins de faire un exploit. Ce n'est pas non plus la recherche d'un quelconque dépassement de soi ni une initiative pour donner un sens à sa vie au travers d'une épreuve qui serait le pendant marin des chemins de Compostelle. Ce n'est ni un voyage intérieur ni un voyage initiatique. Le but est simplement de se balader de paysages en paysages avec sa nouvelle maison flottante, en

évitant de prendre des risques tant pour le bateau et le matériel que pour l'équipage. Cela n'empêche pas un rendez-vous surprise ou une rencontre avec soi-même, comme toute expérience humaine. Dans ce domaine, qui ne cherche pas, trouve parfois quand-même.

Les préoccupations du départ concernaient quasi exclusivement le bateau, la technique de navigation, la météo, en deux mots : faire marcher le bateau. Après les trois premiers jours de navigation en solitaire pour rallier l'Ecosse depuis le sud de la Hollande, la croisière est devenue plus « touristique » voire plus « personnelle ». Écrit sans but précis, jour après jour, pour le plaisir, mon journal s'est de plus en plus illustré de photographies, pour devenir un carnet de voyage intégral (agréable occupation quand on est seul à bord). Il est multiple car la vie n'est pas un long fleuve tranquille, même en haute mer.

En vous invitant à parcourir ce carnet, je ne vous invite pas à une interminable soirée diapos, ni à une séance de rêve genre cartes postales, mais à partager un moment avec l'ambiance du bord. Ce journal est organisé comme la vie à bord. Naviguer d'une image à l'autre. S'attarder si elle nous parle, sinon, zapper vers la suivante. Quand on est suffisamment nourri de l'une, passer à la suivante. L'important est de lambiner. L'important est le chemin lui-même, pas ce qui est au bout du chemin.

Puisque vous êtes arrivés jusqu'ici, ce dont je vous remercie, je vous invite à monter à bord de Thoè. Ce sera pour partager quelques moments forts de ma première grande croisière, en été 2006 : « *Le tour des îles britanniques en 80 escales – 50 jours en solitaire* ».

Mais, avant cela, rendez-vous le mois prochain pour vous présenter Thoè et sa conception.

• Pierre Lang